

—Quelques centaines de mille francs.
 —Comment rentrerez-vous dans vos déboursés ?
 —Ceci sera, entre nous, l'objet d'une convention particulière.
 —Ainsi, c'est bien d'une affaire qu'il s'agit ?
 —D'une très-importante affaire.
 —En dehors de moi aurez-vous d'autres associés ? demanda Ludovic.

—Deux, peut-être plus : cela dépendra des nécessités.
 —Encore une question : Suis-je bien l'homme qu'il vous faut ?
 —Oui, puisque c'est vous que j'ai choisi.
 —En ce cas, je n'ai plus rien à dire.
 —En deux mots, Ludovic, voici quel est mon projet : je veux vous marier.

Le jeune homme eut un haut-le-corps.
 —Vous voulez me marier ! exclama-t-il.
 —Est-ce que cela vous étonne ? N'êtes-vous pas mûr pour le mariage ?

—Mais je me suis fait une réputation affreuse, et je me demande quelle est la malheureuse fille qui voudrait de moi !
 —Le comte de Montgarin oublie que dès demain, sa transformation sera complète.

Avant un mois écoulé, on vous aura donné l'absolution de tous vos péchés de jeunesse.

—Vous croyez ?
 —J'en suis certain : je connais le monde ! il est plein d'indulgence ; il y a des choses que les femmes, surtout, pardonnent aisément.

—Connaissez-vous déjà la personne que vous me destinez ?
 —Certainement.
 —Et vous avez négocié l'affaire avant de me consulter ?
 —Je n'ai encore que préparé les voies et moyens.
 —Naturellement, elle est riche.
 —Immensément riche : au moins vingt millions.
 —Oh ! oh ! voilà un chiffre qui me donne le vertige. Où diable êtes-vous allé chercher cette fiancée ?

—A Paris.
 —Dans quel monde ?
 —Dans le meilleur.
 —C'est probablement une vieille folle qui a passé la cinquantaine ?

—C'est une jeune fille de dix-neuf ans.
 —Niaise et bête ?
 —Très-instruite, intelligente, spirituelle, distinguée et parfaitement élevée.

—Alors elle est laide à faire peur ?
 —Une figure délicieusement jolie.
 —Elle est donc boiteuse, manchotte ou bossue ?
 Le Portugais secoua la tête.
 —Mon cher comte, répondit-il en souriant, cette jeune fille est une beauté parfaite.

Ludovic regarda fixement José. Il était devenu très sérieux.
 —Comte, reprit-il, dites-moi la vérité : cette belle jeune fille a quelque vice caché ou bien elle a commis une faute.

—Cette jeune fille est la pureté même. Ludovic, et si elle cache quelque chose, ce sont ses rares perfections.

—Et vous prétendez que cette perle unique, cette fleur immaculée, cette merveille des merveilles, qui a ou qui aura un jour une fortune de vingt millions, m'acceptera pour mari ! s'écria le jeune homme ; mais c'est absurde, c'est la pire des folies !

—Cela peut vous paraître absurde et insensé, répliqua froidement José ; pourtant j'ai cette prétention. Certainement, je ne puis rien faire sans votre consentement, sans votre concours actif. Donc voici ma proposition : voulez-vous, oui ou non, tenter l'aventure ?

—Oui, certes j'accepte, quoi qu'il puisse arriver. Puis-je vous demander son nom ?

—Elle se nomme Maximilienne. Plus tard, dans quelques jours, je vous dirai le nom de sa famille, qui est, un des plus grands de France.

XVI

—Ainsi, reprit le faux comte de Rogas après un moment de silence, vous êtes bien décidé à vous marier ?

—Comment vous résister ? Sans compter les millions, la fiancée que vous me proposez est si séduisante ! Et vous croyez ce mariage possible ?

—Je veux qu'il se fasse, il se fera, répondit José, un éclair dans le regard.

—Tout à l'heure, reprit Ludovic, vous avez parlé de mon concours actif, qu'aurais-je à faire ?

—Oh ! c'est bien simple : ce que font tous les jeunes gens qui désirent épouser une jeune fille. Vous ferez la cour à votre fiancée et vous ne négligerez rien pour vous faire aimer.

—Et si je ne réussis point ?

—Dans ce cas, au lieu d'un mariage d'amour ce serait un mariage de raison.

—Mais, je puis être antipathique à mademoiselle Maximilienne ; si elle me repousse ?

—Oh ! ne vous préoccupez pas de cela ; je vous ai dit que j'avais mes moyens. Si vous vous faites aimer, l'affaire marchera toute seule ; dans le cas contraire, nous aviserons. Soyez tranquille, mon cher comte, si nous rencontrons des obstacles, nous serons assez forts pour les briser, et nous saurons obtenir le consentement de la jeune fille.

Je vous demande seulement d'avoir une entière confiance, de vous laisser diriger par moi sans résistance et de n'agir que d'après mes conseils. Dans ces conditions, n'en doutez pas, le succès est assuré.

—Quand aura lieu la présentation ?

—Dans deux mois, au plus tard. Il faut d'abord que vous ayez reparu dans le monde et opéré votre transformation.

—Je vois une première difficulté.

—Laquelle ?

—Comment puis-je reparaitre dans le monde dont je me suis éloigné et où je n'ai plus aucune relation ? Les quelques maisons qui m'étaient ouvertes autrefois me sont aujourd'hui fermées.

—Elles se rouvriront. En attendant je vous ai déjà ménagé l'entrée de quelques salons aristocratiques où vous serez parfaitement accueilli. Je me charge de faire répandre le bruit de votre conversion. Avant un mois, vous serez reçu partout et même très recherché.

—Décidément, de Rogas, vous avez réponse à tout.

—Oui, car j'ai pensé à toutes les objections que vous pourriez faire.

—Maintenant, parlons d'autre chose. J'étais tout à fait décidé à me faire sauter la cervelle aujourd'hui même ; vous me sauvez la vie, d'abord, et ensuite vous voulez mettre à exécution un projet qui consiste à m'écraser sous des millions, en me faisant épouser une jeune fille charmante, comme il n'y en a probablement pas deux dans Paris. Je ne vous parle pas de ma reconnaissance qui vous est acquise ; mais j'ai à vous demander quelle sera la récompense de vos services exceptionnels.

—Hum ! hum ! fit José en enveloppant le jeune homme de son regard aux reflets d'acier. Est-ce que vous voulez traiter aujourd'hui cette question ? demanda-t-il.

—Si rien ne s'y oppose. Je tiens à savoir

—Il est bien entendu que nous formons une association, et que nous voulons faire une affaire. Eh bien, comte, nous procéderons comme dans une société commerciale : après le succès, l'opération terminée, chacun aura sa part du bénéfice acquis.

—Ah ! fit Ludovic.

—Naturellement, il me faudra une garantie. Dans quelque jours, je vous présenterai un papier sur lequel vous mettrez votre signature. Alors, les intérêts de chacun seront sauvegardés.

—Dites-moi tout de suite quelle sont vos exigences.

—Je ne suis pas seul, vous le savez. Il s'agit de plus de vingt millions ; dix millions pour nous, le reste pour vous. Voilà la condition, elle n'est pas à discuter ; c'est à prendre ou à laisser, mon cher comte. Du reste, vous avez le droit de réfléchir et comme il n'y a encore rien de fait, vous pouvez me dire : Je n'accepte pas. Le jeune homme passa rapidement sa main sur son front.

Un combat terrible se livrait en lui. Si bas qu'il fût tombé, ce qui restait encore d'homme dans son cœur et sa conscience essayait une protestation. Il voyait, ce qu'il y avait de honteux, d'odieux, de vil dans ce marché qu'on lui proposait. Malheureusement, il était à la merci du démon tentateur. Depuis un instant, l'espérance l'avait ranimé ; il ne voulait plus mourir. Et c'est en vain qu'une voix terrible lui criait : Ce que tu vas faire est une infamie !

Le comte de Montgarin passa à plusieurs reprises ses mains sur ses yeux, sur son front. Il était d'une pâleur livide.

—Eh bien, comte, reprit José, j'attends votre réponse.

Le jeune homme se redressa brusquement, les yeux pleins de lueurs étranges. La lutte qui s'était faite en lui avait pris fin. L'esprit du mal était vainqueur, et la voix mystérieuse qui lui criait : "Arrête-toi ou tu deviens infâme !" La voix que nous avons tous en nous, puisque c'est le cri de la conscience, cette voix ne se faisait plus entendre.

—Ah ! vous savez bien que je vous appartiens ! s'écria-t-il. Faites de moi ce que vous voudrez !

José Basco laissa échapper une exclamation de triomphe.

—Bravo, comte, dit-il bravo ! Vous me donnez la preuve que vous êtes un homme de valeur et que je peux compter sur vous.

—Je veux vivre ! prononça le jeune homme d'une voix creuse.

—Et vous vivrez, morbleu ! pour savourer toutes les jouissances et les joies infinies qui vous sont promises et qui vous attendent ? Mais je pense à une chose.

—Quelle est cette chose ?